

## Préface

*Le moine éclata de rire en lui balançant une bourrade : « Ha ha ! Regardez-moi ça, il attaque avec la langue avant même que le combat ait commencé ! »*

Le Colosse qui aimait la lutte

*« L'attaque avec la langue », comme dans cet exerçue, l'insolence des petits envers les puissants trop sûrs d'eux, ce sera un peu le fil rouge de ce troisième volume de notre anthologie, tant ces contes, à leur façon, disent la force des faibles<sup>1</sup>. Ces récits vont faire revivre sous nos yeux un Joseon<sup>2</sup> varié, vécu presque au jour le jour, traversant les classes sociales et les bouleversements de l'Histoire ; plus ou moins issus d'un vieux fonds populaire, ils ont été rédigés ou réécrits entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, voire au début XX<sup>e</sup> siècle pour certains, la plupart du temps par de grands lettrés. Cela leur donne une virtuosité narrative, un humour et une vivacité dont on ne sait plus très bien s'ils le doivent à la langue chinoise (qui leur permet d'accéder à une dignité savante) ou à la langue coréenne (tous étaient traduits simultanément, pour pouvoir toucher ceux qui n'avaient pas accès au chinois, à commencer par les femmes). Les voici, désormais « classiques », à l'épreuve du français.*

*Commençons notre parcours avec trois récits de vie de musiciens célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle, chacun abordant cette ques-*

1. Pour une présentation plus générique de ces formes de textes, nous renvoyons le lecteur à la préface de *Contes et récits de Corée*, tome I, « Guerres et vengeances ».

2. Joseon est le nom de la Corée sous cette longue dynastie (1392-1910).

*tion sous un angle différent. Dans « Le Prince des Gueux et le Maître de musique », Seong Dae-jung (1732-1809) nous rapporte une savoureuse rencontre aux deux extrêmes de l'échelle sociale, prétexte à une scène très vivante où le maître de la musique royale animera un truculent bal de mendiants, mais aussi à une réflexion morale sur les vraies valeurs humaines. Avec « Kim Seong-gi, le musicien qui pêchait à la ligne », Jeong Nae-gyo (1681-1757), nous trace en une anecdote le portrait d'un artiste qui se place au-dessus de tous les pouvoirs. Enfin, « Yu U-chun, le virtuose du haegeum », de Yu Deuk-gong (1748-1807) offre à travers le portrait d'un écorché vif une réflexion complexe sur le positionnement du musicien par rapport à l'attente du public, et sur la tentation du repli sur soi de l'artiste incompris.*

*On ne peut qu'être sensible dans tous ces contes à l'omniprésence de rapports de force assez durs, et nous allons voir ensuite trois récits où cette violence sociale peut aller jusqu'à la mort de l'innocent, faisant appel à la compassion du lecteur. « Maître Hong mort de faim » est un bref récit anonyme dont la fin tragique est bouleversante, et la morale difficile à tirer (sauf à remettre en cause tout l'édifice social). Avec « Jang Bok-seon, un preux d'aujourd'hui », Yi Ok (1760-1815) développe cette question du conflit entre la morale publique et le devoir personnel, puis de la lutte entre la justice idéaliste soutenue par le peuple et une justice légale amenée à se remettre en cause. Enfin, « La Promesse violée », celle qu'a faite inconsidérément un jeune lettré à la jeune fille d'un commerçant auquel il doit sa réussite au concours, n'est pas seulement un très beau mélodrame, d'une efficacité redoutable par son unité d'action, de lieu et de temps, il est aussi une sévère dénonciation des manquements de la noblesse à ses devoirs.*

*Nous avons souvent rencontré dans nos deux premiers volumes les questions que pose l'alliance entre lettrés et roturières, nous allons à présent passer un cran dans la mobilité sociale avec trois histoires où des domestiques, d'une manière ou d'une autre, vont franchir des barrières censées demeurer hermétiquement étanches, nous montrant comment l'évolution des temps peut faire trembler sur ses bases le petit « royaume ermite » de Joseon. « Heui-do, ou l'honnêteté récompensée » nous conte une crise politique majeure survenue en 1680, mais du seul point de vue d'un domestique, simple valet qui n'a pour lui qu'une honnêteté incorruptible, et qui survivra à ses maîtres en se retrouvant jeté à cause d'eux dans des tribulations sans fin... mais la récompense est au bout du chemin, et la respectabilité conquise. Avec « Makdong, l'ancien domestique », Yi Hyeon-gi (1796-1846) va beaucoup plus loin dans le sacrilège : il faut lire l'histoire de ce Jean Valjean de Joseon, esclave en rupture de ban devenu conseiller du roi, et l'insolence incroyable de la péripétie finale ! « En balayant la neige, ou les vraies valeurs » est une variante de « Fée à la Flûte de Jade<sup>1</sup> », où nous voyons une domestique paradoxale, courtisane élue par le fils du gouverneur, mais moins-que-rien qu'on n'épouse jamais, se sacrifier pour un jeune lettré en fuite qui se sera fait balayeur pour la retrouver ; la fin réparera ce désordre, et les apparences seront sauvées. Mais encore une fois, que la subalterne aura dû se battre pour faire reconnaître ses qualités !*

*Il est une autre catégorie de femmes auxquelles les lois de Joseon ne ménagent pas un destin très heureux, ce sont les veuves. Trois textes abordent la question, et l'on se demande encore, sous leur apparence très morale, lequel va le plus loin dans la dénonciation de ce statut. « Le Père offre un conjoint*

1. « Fée à la Flûte de Jade », Im Bang (1640-1724), in *Contes et récits de Corée*, tome II, « Des femmes remarquables », Paris, Imago, 2021.

*à sa fille veuve » : le titre de ce court récit, à lui seul, a de quoi faire trembler l'ordre patriarcal, et rêver, sans doute, les jeunes femmes soumises à l'idée que leur vie s'arrête à la mort de leur mari. Ce thème est traité frontalement par Pak Ji-won (1737-1805), important et très sérieux auteur, dans « Dame Pak, la veuve vertueuse » sous forme de deux récits emboîtés, dont l'un, où la veuve continue à vivre, reste assez énigmatique, et l'autre, à la louange d'une veuve s'étant suicidée, est fort émouvant. La synthèse, on la trouve peut-être avec Yi Won-myeong (1807-1887), dont « Les Derniers mots de la veuve » laisseront plus d'un lecteur assez surpris par la crudité à peine voilée de ce qu'elle ose laisser comme message à ses descendant(e)s.*

*Pour achever au mieux cette trilogie, présentant une si infime partie de ce continent à découvrir que sont les contes et récits de Joseon, voici, enfin, trois histoires comiques : une burlesque, une cocasse, et une hilarante. Avec « Le Colosse qui pratiquait la lutte », vous plongerez dans la fosse à purin du rire hénaurme, avec « Comment un revenant se joue de la famille Sim », vous découvrirez que les fantômes ne sont pas tout à fait ce qu'on croit (ils sont pires), et avec « Les Vœux des trois lettrés », vous comprendrez que l'Empereur de Jade n'a pas de quoi se vanter de son sort !*

\* \*  
\*

*Conscient de la distance temporelle et spatiale qui nous sépare de ces textes, et soucieux de la curiosité du lecteur d'aujourd'hui, nous avons inclus à la suite des récits des « Commentaires », où nous donnons diverses indications contextuelles, récit par récit. Ils sont discrètement appelés par*

*des astérisques, mais pour rendre la lecture de ces contes la plus fluide possible et leur conserver leur caractère ludique, nous ne saurions trop conseiller de résister à la tentation et de n'y recourir que dans un second temps...*

Han Yumi & Hervé Péjaudier



## LE PRINCE DES GUEUX ET LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Dans notre capitale, à l'intérieur même du vaste palais royal, grouillent des centaines de mendiants. Selon les lois qui les gouvernent, ils ont procédé à un scrutin pour élire leur chef, qu'ils nomment le Prince des Gueux. C'est lui qui décide quand se réunir, quand se disperser, et personne n'enfreint ses ordres. Le Prince des Gueux a la belle vie, il est bien logé, et se nourrit de toutes les bonnes choses que lui rapportent du matin au soir ses mendiants.

Et voilà qu'en cette année Gyeongjin, la trente-sixième du règne de notre roi Yeongjo, les récoltes se sont révélées tout à fait abondantes. Le roi ordonne donc d'organiser partout de grands banquets afin de réjouir sa population.

L'établissement royal militaire Yonghoyeong est sans conteste le meilleur des cinq grands établissements de la capitale tous confondus en ce qui concerne la musique, et son chef se nomme Yi. Mais on ne le désigne jamais autrement que par son titre de Maître de musique. Il est doué d'un fort tempérament, et les courtisanes de la capitale s'empressent auprès de lui. Il faut dire qu'en un temps où la morale proscrit toute consommation d'alcool lors des banquets, les courtisanes ont encore le droit d'accompagner les musiciens. Quant à celui qui réussit à obtenir la direction musicale du Yonghoyeong, c'est

pour lui une immense fierté, et l'on ne saurait sans honte organiser un concert sans y faire jouer une de ses compositions.

L'activité de notre Maître de musique est épuisante, on le réclame partout, et le peu de temps libre qui lui reste, il le passe chez lui à se reposer. Or, voilà qu'un jour un mendiant passe le voir, et lui transmet le message suivant :

*Notre grand seigneur le Prince des Gueux a une requête à vous soumettre. En ces périodes bénies où tous les gens de notre pays s'amuse par décret du Roi, nous, bien que pauvres mendiants, sommes aussi ses sujets, et nous souhaitons organiser tel jour notre banquet au Pavillon royal de Yeonyung, ce pour quoi nous vous supplions humblement de bien vouloir être des nôtres avec vos musiciens, afin que nous puissions jouir de votre art. Nous vous devons en échange une gratitude éternelle, que nous ne manquerons de vous témoigner.*

En entendant cela, le Maître de musique est furieux, il se met à hurler : « Même si son Altesse Yi Yo ou son Excellence Yi Dang me suppliaient de venir \*, je ne suis pas sûr que j'irais, et vous, c'est pour un banquet de gueux, que vous osez venir me déranger ? »

Et il ordonne à son domestique de jeter à la porte ce va-nu-pieds, lequel s'éloigne avec un petit ricanement narquois, hé hé... La colère du Maître ne s'apaise pas.

« Notre musique est-elle donc tombée si bas ? Qui aurait cru jamais entendre des choses semblables ? Maintenant, même un mendigot prétend pouvoir se payer mon art ? »

Un peu plus tard, voilà qu'on frappe à la porte de notre Maître de musique. Il jette un coup d'œil, et découvre un homme puissant, vêtu de hardes. C'est lui, c'est le Prince des Gueux. Il fixe un regard noir sur notre musicien, et l'apostrophe d'une voix tonitruante : « Eh bien, cher Maître, auriez-vous le crâne



solide comme le bronze ? Votre demeure serait-elle ininflammable comme l'eau ? Au cas où vous ne le sauriez pas, nous autres mendiants, nous nous faufilez par centaines dans toute la ville, et même les patrouilles armées ne peuvent rien contre nous, vous voyez ce que je veux dire ? Nous n'aurions besoin que d'un gourdin, et d'une torche. Vous croyez-vous toujours en sécurité ? Comment osez-vous vous conduire d'une manière si méprisante envers moi ? »

Le Maître, pour avoir consacré sa vie entière à pratiquer tant de musiques festives devant tant de gens divers, s'y connaît en individus. Il part d'un grand rire, puis répond : « Voilà un homme, un vrai. Je ne te connaissais pas, c'est ce qui explique l'erreur que j'ai commise. J'accepte volontiers ta proposition.

— Demain, dès le repas du matin pris, vous viendrez, accompagnés des musiciens Untel et Untel, des courtisanes Unetelle et Unetelle, vous vous installerez au pied des escaliers de l'établissement royal militaire Chongyungchong, et vous y jouerez votre musique. Je vous déconseille de violer votre promesse. »

Notre Maître de musique accepte docilement. Avant de s'en aller, le Prince des Gueux lui lance un dernier regard glaçant.

Le Maître de musique convoque alors ses musiciens, et leur ordonne de préparer des instruments flambant neufs, cithare *geomungo*, flûte *jeotdae*, petit hautbois *piri*, tambour sablier *janggo*, et ainsi de suite. Il a aussi prévenu quelques courtisanes. Comme celles-ci lui demandent où l'on va, il éclate de rire, et se contente de leur répondre : « Suivez-moi, et vous le saurez. »

Ils arrivent dans le jardin qui se trouve devant le bâtiment convenu, et là, ils s'installent et commencent à jouer. Bientôt la musique bat son plein, les courtisanes tourbillonnent... Mais soudain, qui voit-on surgir ? Des hordes de mendiants, une calotte en paille sur la tête, une ficelle en guise de ceinture, et

qui s'agglutinent pour se mettre à danser. On dirait des fourmis un jour de foire ! Ce n'est plus qu'une mêlée grouillante. À peine la danse s'achève, la musique reprend, à peine la musique cesse, c'est la danse qui relance, et tout s'enchaîne.

« *Eolsigu*, quel plaisir ! *Jeolsigu*, quel bonheur ! Même nous, on a droit d'avoir des jours de fête comme celui-ci ! » Ainsi expriment-ils leur joie.

Leur chef le Prince des Gueux trône, confortablement installé en surplomb, l'air impassible.

Face à un tel spectacle, les courtisanes ont beau plaquer leur main contre leur bouche, elles peinent à retenir le fou rire qui les gagne. Mais le Maître de musique leur adresse des signes pour qu'elles se calment, et les met en garde : « Faites attention, ne vous moquez surtout pas. Déjà que ce Prince des Gueux serait capable de m'arracher la vie sans le moindre scrupule... Alors vous imaginez, des filles comme vous, je ne vous en parle même pas. »

Enfin, quand le soleil se couche, les mendiants se mettent en cercle, et chacun sort d'un havresac en jute un bon morceau de viande et quelques gâteaux de riz, qu'ils avaient pu glaner dans tel ou tel banquet. Tout cela est gentiment emballé dans des fragments de tuiles ou des feuilles d'arbres, et ils ne manquent pas de servir en premier le Maître de musique : « Monsieur, notre banquet va commencer, c'est à vous qu'il revient de l'ouvrir. »

Le Maître de musique refuse en souriant : « J'ai bien voulu me soumettre pour vous offrir ma musique, mais je ne peux pas accepter de nourriture venant de vous. »

Les mendiants lui font des courbettes en riant : « Nous comprenons, vous qui vivez dans les hautes sphères, comment pourriez-vous accepter de partager la nourriture de gars comme nous ? Ce n'est pas grave, nous allons tout manger ! »

Et le Maître continue de verser dans leur cœur de la joie par

ses musiques et par ses danses. Quand ils ont achevé leur banquet, les mendiants se relèvent, et reprennent leurs remuements frénétiques, gigotant des épaules et se trémoussant dans tous les sens. Un peu plus tard, ils rassemblent ce qui restait de miettes de gâteaux et de morceaux de condiments séchés, ils les offrent aux courtisanes : « Nous n'avons rien pour vous payer de vos efforts, les filles. Acceptez donc ça, vous partagerez avec vos enfants. »

Mais les courtisanes refusent, aucune n'en prend. Du coup, les mendiants engloutissent tout, en leur faisant de plaisantes courbettes : « Grâce à vous, nous avons mangé à notre faim ! »

La soirée s'achevant, le Prince des Gueux vient se placer à l'avant de ses troupes, pour remercier le Maître de musique. « Nous devons à présent nous remettre en route pour mendier nos prochains repas. Nous vous remercions de toute la peine que vous vous êtes donnés. Nous nous recroiserons peut-être, un de ces jours, au coin d'une rue. »

Et sur ces mots, d'un coup, la troupe se disperse.

Les courtisanes, épuisées, affamées, commencent à adresser d'amers reproches au Maître de musique. Mais celui-ci se contente de répondre :

« Aujourd'hui, j'ai enfin rencontré un homme, un vrai ! »

Et il pousse un rugissement d'admiration.

Par la suite, chaque mendiant qu'il croisera dans la rue lui fera se souvenir du Prince des Gueux, mais jamais ne se reverront-ils.

Cette histoire est très proche de celle que l'on trouve dans *l'Histoire de Gwang Mun le mendiant* de Pak Yeonam\*.

